

XYZ. La revue de la nouvelle

L'arrêt

Michael Delisle



Numéro 102, été 2010

Char : l'automobile comme objet de fiction

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61257ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Delisle, M. (2010). L'arrêt. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (102), 7–10.

L'arrêt

Michael Delisle

LES BRAS CROISÉS, nous regardons la pluie tomber en gouttes éparses et sourdes sur le capot. Allison a arrêté l'auto. Nous poireautons dans l'accotement d'un rang, aux environs de Mandeville. Elle ne connaît pas cette voiture et elle dit que le moteur chauffe dangereusement. Nous attendons que ça refroidisse. Avec la fraîche du soir, j'imagine que ça devrait se faire vite. Je commence à avoir froid.

Allison a proposé qu'on fasse un tour après le souper. J'ai d'abord dit non, sèchement, et mon refus l'a chagrinée. Elle a pris sa canne et s'en est allée jusqu'au lac. Je l'ai vue, courbée, la tête basse et j'ai été touché par son air de vieille. J'ai ouvert la porte et je lui ai crié que j'avais changé d'idée. De loin, elle a paru contente.

Les gouttes glissent sur le pare-brise. Les vitres s'embuent. Allison porte un col roulé bleu pâle très long qui monte jusque sous le menton et cache les replis mous de sa gorge. Son toupet noir tombe bas sur son front, et ses lunettes de corne, imposantes, finissent de la masquer. Je suis la seule personne qui sait son âge. Elle a échappé le chiffre un soir que nous avions bu.

— C'est cette aiguille-là, dit-elle en tapotant le cadran. Je n'aime pas ça. Il faut que ça descende. Tu ne connais pas ça, toi ?

Je fais signe que non. Nous gardons les bras croisés. Je soupire :

— C'est vraiment un été de cul.

— Dans quel sens tu dis ça ?

— Ben... le déluge. Le temps qu'il fait. On n'a jamais de soleil.

— *Yeah...* C'est dommage.

Autour du chalet qu'Allison et moi avons loué au bord du lac Maskinongé, des chemins de terre descendent en gradins de la grand-route jusqu'à la plage. Il y a quelques jours, des pluies diluviennes les ont fait s'effondrer. Le parterre du

chalet a été ravagé par les torrents d'eau mêlée de gravier qui ont laissé un semblant de souille en plein gazon. Désarmés, on a regardé la tempête redessiner la rive. Ça s'est calmé dans la nuit et, au matin, un pompier en uniforme est venu nous ordonner d'évacuer les lieux. En le voyant s'approcher de la maison, Allison est allée se cacher au salon derrière un journal. J'ai ouvert au jeune homme qui m'a expliqué la situation : tant que les chemins n'étaient pas praticables, la municipalité ne pouvait pas assurer de services d'urgence aux habitants de la rive. Personne de notre secteur ne pouvait rester là. Il était poli mais inflexible. Un minibus nous attendait sur-le-champ, en haut de la côte, sur la rue pavée. J'ai tout de suite fourré mon portable dans mon sac à dos. Allison est montée à sa chambre pour se maquiller.

Le minibus a dû klaxonner deux fois avant qu'elle ne sorte enfin, col roulé, verres fumés et chapeau de pluie, avec une valise, un cabas rempli de documents et une imprimante qu'elle a mise dans les bras du pompier.

Les chemins ont été réparés dans la journée et nous avons pu regagner le chalet le jour suivant. Quand les routes ont eu l'air carrossable, elle est allée fouiner dans le garage et elle est revenue avec sa proposition :

— On pourrait emprunter la petite auto. Les proprios nous ont laissé la clé.

La première semaine de mon été avec Allison avait été épique. C'est une intellectuelle toujours prête aux débats et nos petites joutes me gardaient en forme. J'aimais son ironie sagace, son esprit américain. Mais, un soir trop arrosé, sa part d'ombre avait fait surface. En bonne communiste, Allison était sans humour sur l'autorité et, depuis la fin des années soixante, elle gardait l'œil ouvert au cas où la Gendarmerie royale du Canada ferait irruption dans son intimité. J'ai ri au mauvais moment durant cette confidence et les choses ont mal tourné. La soirée s'est terminée dans les larmes, les insultes cinglantes et les postillons d'écume.

Au bout d'un quart d'heure de station dans l'accotement du rang, Allison redémarre la voiture, confiante. Mais dès qu'il y a une pente à monter, le moteur surchauffe et elle s'angoisse. On monte une côte, on la redescend, on arrête. Après dix minutes, on recommence : montée, descente, halte. Nous avons l'air ridicule.

— En plus, il y a juste des côtes, soupire-t-elle.

— On dit « mamelonné ». C'est un paysage « mame-lonné », dis-je en retenant un bâillement.

— *Oh ! I love that word*, rit-elle.

Puis elle aperçoit une voiture dans le rétroviseur :

— Si quelqu'un arrête pour venir nous aider, on dira qu'on n'a pas besoin d'aide. J'espère que c'est pas la police, parce que si c'est la police...

Ce n'est pas la police. C'est une voiture qui file tout droit pour disparaître derrière la côte. Allison est maintenant mal à l'aise :

— Tu dois me trouver folle.

— Je n'ai rien dit.

— Tu ne dis rien mais je sais ce que tu penses. Tu penses que je suis folle.

— Je suis sûr qu'on est bons pour une autre côte, dis-je pour changer de sujet.

Elle regarde l'aiguille :

— On va attendre encore un peu.

Elle inspire profondément, agrippe posément le volant, puis elle me raconte, pour la centième fois, l'histoire des tables d'écoute. Dans les murs du local de la rue Ontario, le chef de cellule avait trouvé des micros que la GRC avait camouflés. C'était en 1971. Elle a vu les fils, les a touchés. Elle ne les a pas inventés. Il y a des témoins. Elle n'a jamais rien fait de répréhensible, mais c'est sûr qu'« ils » ont un dossier sur elle, peut-être même des enregistrements. « Ils » ne sont pas dignes de confiance. « Ils » sont abusifs. Elle a plein d'exemples qu'elle pourrait me donner. Elle s'énerve.

— C'était en 71, Allison. Et tu sais, les communistes...

— Les communistes ! m'interrompt-elle. Eh oui, mettons tous les communistes dans le même panier ! Tu ne connais 9

rien. On dit « les communistes » mais un trotskiste n'est pas un marxiste-léniniste, et encore moins un maoïste. Tu ne sais même pas ce que c'est un maoïste. Moi, je le sais et je n'accepte pas d'être mise dans le même clan qu'eux. Tu dis des imbécillités !

Elle redémarre. Nous montons, descendons une côte puis nous arrêtons. Dix minutes.

— *This ride was a bad idea*, marmonne-t-elle.

— Je commence à geler, dis-je en soufflant dans mes mains.

La pluie reprend de plus belle. Comme une ondée drue. L'humidité me traverse jusqu'aux os et au rythme où nous avançons, nous ne serons pas de retour au chalet avant la nuit.

— Prions que les nouveaux chemins tiennent le coup, dis-je.

Allison me dévisage. Je remarque pour la première fois un cerne laiteux dans son iris, comme un début de cataracte. Sa bouche est mince et sèche. Les rides droites qui entaillent sa lèvre supérieure ont l'air de coups de canif. Sa vieillesse me fait peur. Sa vieillesse et sa manie de ressasser des craintes. Cette furie me montre-t-elle ce qui m'attend ?

Elle répète « prier pour les chemins » en secouant la tête et dit qu'elle ne comprend pas les gens comme moi :

— *It's no use*, ajoute-t-elle comme pour elle-même.

Normalement, je devrais lui serrer la main. Fort. Pour lui donner un peu de contenance. Comme on le fait sans penser, pour un ami en détresse. Au lieu de ça, je calcule, consterné, le nombre de jours qui me restent au chalet. Nous avons loué six semaines.

Nous faisons une côte, puis nous arrêtons. Dix minutes. Nous boudons, bras croisés. À un moment, je dis tout bas « Un été de cul... »

Elle essuie de la buée avec sa manche et regarde la pluie tomber. Je l'entends chuchoter « Et comment ! Ça n'arrête pas. »